

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire,

DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE A PERSONNE, JE VAIS OÙ JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MÈURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.] QUEBEC, 16 DECEMBRE 1848. [No. 23.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

MÓN ONCLE BRIOCHE.

ESQUISSE DE MŒURS.

(Suite et fin.)

— Sur ces entrefaites, on apporta une lettre adressée à mon oncle. Mère Jeanne nous lança un regard significatif, donnant à entendre qu'elle savait le but de cette missive. Sur l'invitation de mon oncle, elle ouvrit le billet, puis lui sautant au cou :

— Mon cher ami, s'écria-t-elle avec expansion, le ciel est pour vous !... C'est une invitation de la part de Mlle Coralie à un grand bal qui aura lieu dans huit jours. Mon rêve va s'accomplir !... Une invitation de mademoiselle ! cela prouve qu'elle n'est pas encore tout à-fait attachée à son cousin. Sachant que vous l'aimez, que vous voulez l'épouser...

— Elle le sait !... Qui le lui a dit ?

— J'ignore ; mais elle l'a appris, et très-probablement elle désire établir une lutte entre son cousin et vous. Préparez-vous-y à cette belle lutte. Que j'envie votre position !... Si vous alliez avoir le plaisir de danser une valse avec cette chère...

— Une valse !... Je ne sais pas danser la valse.

— Vous badinez !... Mais c'est important, essentiel, indispensable ! Vous avez huit jours à vous, courez chez le maître de danse ; il aura le temps de vous montrer le principal.

— Il faudra encore payer ?

— Mais sûrement !... Pourquoi toujours parler de cela ? Fameux dandy, allez ! qui sera incapable de remuer ! Finissez donc, ne parlez donc plus d'économie ! Et vos habits ?

— Tout est prêt.

— Bien ! Il faudra avoir un perruquier, et je viendrai moi-même vous mettre le plus confortable possible. Je vous conseille de vous rendre à cheval. Votre bête est superbe, caracolante ; vous arriverez au galop. Il y aura sans doute quelque domestique chargé de prendre soin des voitures ; n'oubliez pas de lui glisser dans la main une petite pièce blanche, un écu par exemple.

— Diable ! le salaire d'un homme qui travaille tout le jour ! Vous y allez, vous.

— Cela vous paraît extravagant ; pourtant si vous saviez combien il est avare-gueux de gagner les bonnes grâces des domestiques ! Ils sont ordinairement bavards et prônent partout la moindre générosité que vous exercez à leur égard : cela vous fait un nom. Je vous le répète, très-souvent c'est avec les plus petites choses qu'on vient à bout des plus grandes. Je vous laisse, mon cher ami ; n'oubliez pas vos leçons de danse, d'escrime, etc.

« Mon oncle était trop avancé pour abandonner ; d'ailleurs il était trop persévérant pour le faire. C'était plaisir de lui voir faire ses pas de danse ; il passait des heures entières devant son miroir, s'efforçant de soumettre sa *vieille charpente*, ses pauvres ressorts usés à toute l'agilité, la prestesse du jeune âge. Il ressemblait à ces *bonhommes de laine* que les enfants massacrent pour leur faire prendre une posture humaine !

« La matinée était consacrée à la danse, l'après-midi était employé en entier par le maître d'armes ; de sorte que notre maison se trouvait convertie en une véritable académie. Tout cela faisait prendre l'air aux écus du bonhomme !

VI.

« J'attendais avec hâte la soirée du bal, non pas que j'eusse, moi, le désir d'y aller ; j'avais décidé de ne pas me rendre à l'invitation, mère Jeanne m'ayant prévenu que ce bal avait été concerté exprès pour mettre plus en relief le ridicule du bonhomme. Il eût été peu convenable pour moi de prendre part à cette fête. Enfin le jour si ardemment attendu était venu. Mère Jeanne arriva, et après elle le perruquier avec tout son attirail. Mon oncle prenait justement un dernier exercice de danse devant son miroir. Le perruquier se mit en frais de le peigner, friser et pom-mader. Mère Jeanne, pendant ce temps, déplaçait avec un soin particulier les hardes neuves, donnant à chaque article un compliment flatteur. La toilette dura deux heures ; passe encore si mon oncle eût été passable !

— Là ! dit mère Jeanne, voilà ce qu'on peut appeler au grand complet. Ma foi ! vous avez l'air d'un jeune homme de vingt ans. Voilà ce que c'est que la toilette quand elle est bien ordonnée ! n'est-ce pas, monsieur ?

— Ça change complètement un homme, dit le perruquier.

— Ce cher monsieur ! dit Marguerite, Le cheval est prêt, M. Brioche.

— Embarquez alors, dit mère Jeanne, vous n'avez pas de temps à perdre.

« Mon oncle était peu habitué à la selle, et notre cheval peu accoutumé à porter de pareils cavaliers. A quelques arpents de chez M. Léondeau, le bonhomme, comme le lui avait conseillé mère Jeanne, voulut arriver en jeune cavalier. Il donna un violent coup d'épée au cheval, qui, piqué au vif, fit un tel soubresaut que mon oncle perdit son casque et sa perruque, et incapable d'arrêter pour le ramasser, il criait comme un damné. On dansait un quadrille en ce moment chez M. Léondeau : celui-ci sortit, et tous les autres à sa suite ; un domestique venait d'arrêter le cheval. Mon pauvre oncle avait la tête nue comme la main.

— C'est M. Brioche, dit M. Léondeau, ce cher monsieur ! Entrez, entrez donc ! Vous avez là un cheval incommode, je crois. Entrez.

— Pardon, pardon, c'est que....

— Entrez, entrez !

— Mais, monsieur, j'ai perdu mon casque et ma perruque !

— On va vous l'apporter, entrez toujours.

— Oui, oui, entrez, répétèrent une dizaine de voix.

« On entraîna mon oncle dans la salle. Mlle Coralie, venant droit à lui, fit une révérence moqueuse accompagnée d'un sourire plein de malice ; puis le prenant par la main, elle fit avec lui le tour du salon, et l'introduisit à toutes les dames qui avaient un plaisir extrême à se mirer sur sa tête luisante. Pour achever la farce, Mlle Coralie le pria de danser une valse. C'est en ce moment surtout que j'aurais donné, il me semble, la moitié de ma fortune pour être témoin invisible. Quand mon oncle eut fini de danser, tous l'entourèrent pour le féliciter, et le pres-

sèrent tellement qu'il était tout en nage et presque suffoqué. Quelques malins en lui prenant la main, la lui écrasèrent tellement qu'il faisait malgré lui des grimaces horribles; d'autres lui donnaient des coups dans les côtes ou sur les mollets. Toutes les dames, voulaient danser avec lui, elles se l'arrachaient: l'une le tirait par son habit, l'autre par sa cravate de façon à l'étrangler, une troisième par les bras. On le poussait et repoussait si bien qu'il eût tombé sans l'invention de M. Léondeau.

— Tant que dura la veillée, mon oncle fut ainsi le jouet, le bouffon de la compagnie, croyant être le bijou, l'idole. On était sur le point de se séparer, lorsque le cousin, qui avait feint une réserve dédaigneuse avec le bonhomme, l'aborda et le tira à l'écart :

— J'ai, dit-il, une petite affaire à régler avec vous.

— Qu'est-ce, monsieur ?

— J'ai appris de source certaine que vous êtes mon rival, et j'en ai été convaincu ce soir. Entre gentilshommes, pareille occurrence se décide ordinairement à la pointe de l'épée. C'est à moi qu'appartient le choix des armes, je choisis l'épée; je vous laisse le choix de l'heure et du lieu.

— Mon oncle tremblait comme une feuille, mais voyant venir Mlle Coralie, il voulut paraître brave.

— J'accepte, dit-il. Demain soir, à quatre heures, sur les plaines d'Abraham.

— Bien, convenu, dit le cousin.

VII.

— Mon oncle arriva chez nous tout pâle, tout bouleversé. Mère Jeanne l'attendait.

— Belle heure ! dit-elle en riant. Il paraît qu'on s'est bien amusé.

Le bonhomme ne répondit pas; une grosse larme glissa sur ses joues.

— Qu'avez-vous donc ?

— Ah ! vous l'aviez prévu !... Maudit mariage !

— Comment ?

— Un duel ! un duel ! répéta mon oncle.

— C'est signe que vous avez eu quelque avantage.

— Belle avance ! s'il faut se tuer pour plaire à une femme.

— Bah ! vous désespérez au moment où vous allez être heureux peut-être.

— Peut-être... belle consolation ! Au diable le mariage ! je refuse.

— Vous ne pouvez plus le faire, vous passeriez pour lâche !

Cette réputation épouvantait mon oncle, et puis il était si enchanté de la réputation qu'ou lui avait faite.

— En effet, dit-il, il faut accepter. Tu seras mon second, prépare-toi, ajouta-t-il en s'adressant à moi.

— Faites votre testament, dit mère Jeanne; après tout, on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Il est fait, dit mon oncle en frémissant.

— Nous nous rendîmes sur les plaines d'Abraham; mon oncle chancelait et ne disait pas un mot; nous y trouvâmes le cousin et M. Léondeau. Nous chargeâmes les pistolets à poudre seulement, et il fut décidé que la distance serait de quinze pieds. Mon oncle frissonnait, je crus qu'il allait se trouver mal.

— Reprenez vos sens, dit le cousin; par considération pour votre âge, vous tirerez le premier.

Cette faveur ranima le bonhomme: il espéra tuer son adversaire, et prenant le pistolet d'une main tremblante, il lâcha le coup. Vous pensez qu'il ne fit aucune blessure.

— Bien, dit le cousin, le sort ne vous a pas favorisé; à mon tour à présent. Si vous avez quelque chose à dire à votre témoin, vite ! c'est le temps.

— Avez-vous quelque chose à dire, lui répétai-je en feignant de pleurer; parlez, mon cher oncle.

Il ne répondit pas.
 — C'en est assez, dit le cousin en s'approchant de mon oncle, monsieur s'avoue vaincu. Il n'a plus que quelques années à vivre, je les lui laisse puisqu'il y tient tant. En lui faisant grâce, je lui conseille de ne pas oublier que bientôt il verra le moment suprême et inévitable de la mort qui lui fait tant horreur; cette pensée le détournera de l'idée du mariage.

.....
 « Mon oncle en fut quitte pour la peur, mais il n'oublia pas Mlle Coralie; et ce qu'il regretta le plus, ce furent ses écus et son cher Pic-Bois. Il mourut six mois après, en nous parlant de ses amours et de son perroquet. Si jamais vous passez chez moi, je vous ferai connaître Mlle Coralie; elle est devenue ma femme. Pic-Bois vit encore, mais je suis à la veille de le faire empailler. J'ai assuré une pension viagère à Marguerite; je ne sais où elle la mange. Mère Jeanne est allée prophétiser chez les morts; je ne sais si elle y a rencontré mon oncle.

PIETRO.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 16 DÉCEMBRE 1848.

On parle beaucoup d'une nouvelle caricature politique qui vient de paraître et qui fait fureur. Nous n'avons pas pu encore nous en procurer un exemplaire, mais, d'après la rumeur publique, en voici à peu près la description :

Le tableau représente la façade d'un palais de justice. Au sommet des marches, on voit un homme tout de noir habillé et qui, si l'on en peut juger par les dehors, n'a pas l'intérieur de ces plus blancs. La ruse jointe à la prudence sont les traits les plus marquants que l'artiste semble avoir voulu imprimer à la physionomie de son principal personnage. Il paraît monté sur une table, et tient à la main un long manche de ligne à pêcher; au bout de la ficelle est un gros rouleau de papier sur lequel on peut lire les mots : *Bill de Judicature*. Le rouleau est hérissé d'hameçons auxquels essaient de se faire prendre une foule d'hommes qu'on ne reconnaît pour des avocats et pour des juges que par leur rabas et par la robe dont ils sont couverts.

Au premier rang et parmi les plus empressés, on voit un grand et gros personnage qui tend la main d'un air fier et à la fois méprisant; il dit : « Souvenez-vous que c'est moi qui ai écrit le bill d'Union *qui vous a sauvés*; il me faut donc pour ma récompense le plus gros morceau, la présidence de la cour d'appel ! » Le pêcheur lui sourit avec beaucoup de bienveillance, et a l'air de lui dire : « Vous l'aurez, mais à la condition de ne pas revenir à de meilleurs et de refuser de nouveau un *vyrit d'habeas corpus*, si par hasard nous étions obligés de sévir contre nos anciens amis, ces rebelles de consciencieux. »

A côté du gros personnage est un très joli monsieur qui dit : « Je vous conseille vivement et sincèrement d'accorder la demande de mon honorable ami, car la place qu'il occupe actuellement me convient plus qu'à personne; au mérite d'avoir sauvé le pays il en joindra un autre non moins honorable, celui de me sauver. »

Derrière ces solliciteurs de haute volée, on en voit d'autres s'élevant sur le bout des orteils pour happer quelqu'un des hameçons qui sont étiquetés respectivement : juge de Gaspé, juge du Saguenay, juge de circuit, greffiers, shériffs, etc., etc. Et chacun des aspirants pousse une exclamation différente. J'ai voté pour vous— J'ai renoncé à mes convictions pour embrasser les vôtres— Donnez quelque chose à un malheureux poisson qui a nagé toute sa vie entre deux eaux— J'ai écrit une fameuse lettre que personne n'est comprise si je n'avais eu le courage de l'expli-

LE FANTASQUE.

quer après la victoire.—J'ai toujours été votre ennemi acharné, mais je suis revenu à de meilleurs sentiments. . . depuis que vous êtes ministre.—Ohé, là; ne poussez pas tant vous autres; attendez un peu, blancs becs, quel titre pouvez-vous avoir à la bienveillance du gouvernement?—J'ai eu le courage de prendre le parti du représentant de Montmorency.—J'ai failli être assommé, aplati comme une punaise au Sault-à-la-Puce.—Moi, j'ai écrit au moins vingt lettres anonimes dans le *Journal de Québec*.—Et moi, je le lis régulièrement.—Mais c'est moi qui ai inventé les assemblées des dix paroisses.

—Moi c'est un chapeau à trois cornes qu'il me faut.—Tiens! tu n'en as pas assez, tu n'est jamais content, etc., etc. Enfin chacun fait son cri.

Dans le fond du tableau et comme dans un brouillard, on voit un grand champ rempli de moutons que des hommes qui portent sur leur chapeau les lettres M. P. P. sont gravement occupés à tondre. Les moutons bêlent et un journaliste leur lit gravement sa feuille sur laquelle on aperçoit ces mots : *taisez-vous*.

La caricature porte ce titre *LOOSE-FISH CATCHING*.

POLITIQUE DE COIN DE RUE.

Un rétrograde.—Ah! ah! voilà le parlement convoqué pour le 18 janvier en dépit de ces mauvaises langues de républicains qui disaient que les ministres n'osaient point se présenter devant les chambres.

Un libéral de tous les tems.—Les républicains, comme vous appelez ceux qui veulent qu'on soit le lendemain ce qu'on était la veille, n'ont rien dit de pareil; ils sont prêts à juger les ministres sur leurs actes et ne blâment que ceux qui prétendent que des libéraux peuvent se permettre impunément les mêmes actions qu'ils blâmaient chez les tories.

Le rétrograde.—Oui, tout cela est bel et bon, mais cela n'empêche pas que M. Papineau et ses amis ne seront pas avec leur politique dans de bien beaux draps.

Le libéral.—Cela se peut, mais des républicains peuvent s'attendre à cela. Je connais moi un membre dont la politique peut le mettre dans du drap qui n'est probablement pas si beau que celui de M. Papineau, mais qui est meilleur.

Le rétrograde.—Quoi! quoi! à quel drap faites-vous allusion?

Le libéral.—Au drap de pilotes!

Le rétrograde assommé par cette méchante insinuation s'enfuit tout bouleversé, tout horripilé. Voilà ce qu'on attrappe à faire de la politique de coin de rue.

COLLABORATION.

DES FILLES A MARIER.

(Suite et fin.)

Le père est prévenu que son jeune ami Joseph, l'invité privilégié, doit revenir, dans quelques jours, passer la veillée chez lui, en compagnie de trois jeunes gens qu'il a connus avec plaisir dans sa *chasse aux gendres*, et qu'il n'a pas encore osé inviter; ce sont MM. Edmond, Léon et Ferdinand, tous trois de belles manières et de bonnes mœurs, qualités essentielles pour être admis dans sa maison. Il s'applaudit plus que jamais d'avoir suivi l'heureuse idée de sa femme, qui, à ses yeux, n'a pas sa pareille, et il s'empresse de lui communiquer l'agréable nouvelle, qui porte, comme de raison, la joie et l'espoir au cœur des filles.

Les parents s'entretennent longuement des jeunes gens qu'ils vont revoir, et se communiquent alternativement leurs craintes et leurs espérances. Ils finissent par se persuader que leurs filles doivent trouver, cette fois-ci, ce qu'elles méritent; et comme ils croient bien connaître à l'avance les intentions des quatre amis, ils donnent une de leurs filles à M. Joseph, l'autre à M. Edmond, la troisième à M. Léon, et la quatrième à M. Ferdinand. Comme on se pinagine, la famille se trouve heureuse de l'avenir qui lui sourit; et l'Espoir qui avait fui les filles de M. le berce alors des songes les plus agréables.

M. Joseph et ses amis sont attendus le soir. Le père a mis ses plus beaux habits, et la mère et les filles, qui ont passé l'après-midi à leur toilette, sont belles à voir; les dernières surtout ont fait dépense de fleurs et de rubans, des plus variés, au milieu desquels le bleu et le vert dominent. Le père s'extasie devant ses filles qu'il accable de compliments et de flatteries; et, pour la première fois de sa vie peut-être, il remercie la Providence de lui avoir donné quatre diamants aussi précieux, quatre roses aussi belles, aussi fraîches. La mère partage la joie de son mari et est glorieuse, fière de ses filles qu'elle a élevées avec tant de soins.

Il est à peine six heures, et la famille est réunie dans le petit salon où l'on a reçu le premier invité M. Joseph. Comme un capitaine le jour de la revue, la mère a rangé ses filles sur une seule ligne, en laissant libre un siège entre chacune d'elles, puis elle se place en tête. Le coup-d'œil que présentent ces dames est des plus ravissants et produira sans doute un bon effet, l'effet désiré!

Le père, qui cette fois-ci encore doit aller recevoir les *veilleurs*, se place près de la porte pour être plus prompt à ouvrir. Quelques instants après on frappe, et il ne fait qu'un pas de son siège à la porte. M. Joseph entre le premier, et introduit ses amis à M. qui, à son tour, les introduit à sa femme et à ses filles en observant le cérémonial de la première veillée. Chacun des invités prend ensuite le siège que le père lui présente et qui est précisément celui laissé vacant entre chacune des demoiselles. Comme on le voit tout est bien arrangé pour que chacun de ces Messieurs ait une voisine à laquelle il puisse adresser la parole.

La conversation devient générale et est plus animée qu'à la première veillée. M. Joseph, enhardi sans doute par la présence de ses amis qui ne sont pas *bien honteux*, parle beaucoup; les demoiselles sont aussi moins timides. (La mère d'ailleurs leur a fait la leçon). Tout le monde s'amuse agréablement; le père et la mère donnant l'exemple. On joue aux cartes, on chante, on parle de modes, de bals et de partis de campagne; tous les sujets viennent sur le tapis.

Dix heures sont sonnées, et pas un des quatre amis ne parle de se retirer. On s'amuse si bien, M. et Mme. . . . sont si affables, si polis, leurs demoiselles si aimables, qu'on oublie l'heure des *honnêtes gens*, comme on dit. Cependant M. Joseph, qui est parti la première fois à dix heures, jette les yeux sur l'horloge qui marque dix heures et demie; il en fait l'observation à ses amis qui se lèvent *bien lentement*, il est vrai; mais M. les presse de se rasseoir, leur dit qu'il n'est pas tard, qu'il croit même que l'horloge prend de l'avant. Les jeunes gens croient ce qu'on leur dit comme de raison, ils se rasseient la conversation s'engage de nouveau et se continue jusqu'à onze heures. Cette fois-ci, M. Joseph se lève, ses amis font de même, et malgré les, "il n'est pas encore tard," du père et de la mère ils prennent congé d'eux et de leurs aimables demoiselles. Le père va reconduire les quatre amis qu'il invite à revenir et qui s'engagent bien volontiers à la faire.

Les parents sont enchantés des manières des quatre jeunes gens, qui ont paru aussi bien aimables aux filles; l'aînée surtout raffole de M. Ferdinand qui, selon elle, ne s'est pas montré indifférent, et la cadette a roué très agréablement M. Joseph qui a conservé avec elle une partie de la soirée. Les deux autres filles ne disent rien de MM. Edmond et Léon, mais n'en pensent pas moins pour tout cela. M. et son épouse écoutent avec plaisir leurs enfants s'entretenir de sujets aussi nouveaux pour elles, et font mille rapprochements qui, bien que justes, ne se réaliseront pas tous, il est à craindre.

De leur côté, les quatre amis sont très satisfaits de leur veillée chez M. et se sont fêta d'y retourner au plus tôt, deux avec des *intentions*, comme disent les parents, les deux autres pour s'amuser seulement. En effet, le dimanche suivant, MM. Joseph, Edmond, Léon et Ferdinand se sont réunis pour retourner chez M. . . . qui les reçoit avec un nouveau plaisir. Les demoiselles paraissent aussi charmées de revoir les amis de leurs père, dont elles espèrent faire les leurs.

Plusieurs semaines se passent, et les visites se reitent. Un soir, M. Joseph fait une *déclaration* à la cadette qui feint de la recevoir en hésitant. Les jeunes messieurs sont si trompeurs, dit-elle, qu'elle n'ose se fier du premier coup, à la bonne foi d'aucun d'eux. Mais M. Joseph plaide si bien sa cause, il paraît si sincère, il est si persévérant, que la jeune fille finit par le croire et par l'accepter pour amant. Plus tard, M. Edmond s'adresse de la même manière à la troisième des filles de M. Comme sa sœur elle paraît bien difficile, et finit aussi par accepter. Léon jouent le même rôle auprès de l'aînée et de la suivante, mais ne sont pas aussi sincères que leurs amis. Cependant on les croit sur parole, car le temps presse ; puis on espère toujours quelque chose.

Plus de doute, les filles de M. ont chacune un amant : chaque fois qu'elles sortent, elles sont accompagnées de MM. Joseph, Edmond, Léon et Ferdinand. Tout le monde félicite M. sur le choix qu'il a fait de ses futurs gendres, et chacun lui demande quand auront lieu les noces. Le père, heureux de voir que son préviens ses désirs, assure les curieux que les affaires vont se terminer en peu, que d'après toutes les apparences la *grand* demande ne peut pas se faire attendre longtemps.

Cependant six mois se passent, et les *épouseurs* n'avancent à rien. Un soir, M. Léon ne se présente pas avec les autres, et le lendemain son amante apprend qu'il se retire. Trois mois après, M. Ferdinand suit l'exemple de Léon, et abdiqué en faveur du premier qui se présentera. Les parents commencent à s'inquiéter de cela, et se disposent à parler eux-mêmes à MM. Joseph et Edmond, qui pourraient bien suivre leurs amis. Le père fixe une époque à laquelle il s'adressera aux deux jeunes gens, s'ils ne lui parlent pas de leur prochain établissement. Un an est révolu depuis que M. reçoit chez lui MM. Joseph et Edmond, et à sa grande satisfaction, les deux amis lui font un soir la fameuse demande en mariage qui est acceptée sans hésitation. Quinze jours après Mmes. sont devenues Mmes. Joseph et Edmond.

— En voilà toujours deux de parties, dit M. . . . à sa femme, le lendemain des noces, en se frottant les mains en signe de satisfaction.

— Oui ! répond Mme. . . . avec un amer sourire. Puis elle ajoute en soupirant : Si c'étaient les deux autres encore !

— Que veux-tu, chère femme ? Quand on n'a pas ce qu'on aime, on hérite ce que l'on a.

— A présent, je te le demande, quand mariez-vous Louise et Emilie ?

— Quand il plaira à Dieu et à deux hommes, je suppose.

— C'est-à-dire : A Dieu d'abord, à toi ensuite.

— Alors ! crois-tu que je vais encore me mettre en campagne pour marier tes filles ?

— Et pourquoi pas ? C'est ton avantage de le faire !

— Il est vrai ; mais j'ai eu tant de peine à marier les deux plus jeunes et les deux plus jolies, que je craindrais de travailler inutilement en voulant marier les deux plus vieilles et les deux plus laides !

— Il ne faut jamais regarder ses peines, cher époux ! Si tu n'avais pas suivi mon conseil, nous aurions encore nos quatre filles sur les bras !

— Eh bien ! on en a envoyé deux, c'est une chance ; mais il ne faut pas croire qu'on en aura une pareille.

— Eh pourquoi ne pas espérer de marier Louise et Emilie comme on a marié

Lucy et Maria ?

— Pourquoi ?... parce que les époux ne sont pas aveugles : ils savent bien préférer le beau au laid, le jeune au vieux.

— Les jeunes gens d'aujourd'hui sont si légers, si inconsidérés, qu'ils ne peuvent apprécier le vrai mérite !... Pourtant, Louise et Emilie conviendraient parfaitement à MM. Léon et Ferdinand.

— Que veux-tu, chère femme ? on ne les leur fera pas prendre malgré eux !

L'avenir des deux filles de M. F. est décidé : elles mourront dans le célibat, puisqu'elles ne peuvent trouver à se marier. Déjà vieilles et perdant à jamais l'espoir de voir accompli leur désir le plus ardent, dégoûtées (un peu tard, il est vrai) du monde et de ses illusions, elles prennent une bonne et dernière résolution. Le cloître s'ouvre devant elles avec la paix et le bonheur qu'elles ne trouveront pas en vivant au milieu des gens du siècle, et elles disent un éternel adieu à leurs parents et à leurs amis. Les malins approuvent fort cette belle résolution, ce noble sacrifice de *vieilles filles* qui n'ont pu trouver de maris, et disent de ces dernières qu'elles sont certaines de mourir *vierges et martyres* !

Les parents qui ont trois ou quatre filles à marier, n'ont pas toujours la chance d'en voir partir une ou deux. Il arrive souvent, au contraire, que celles-ci vieillissent et meurent à la maison paternelle (quand de désespoir elles n'entrent pas au couvent), au grand chagrin de leur père et mère qui voudraient les voir heureuses dans une union convenable. Il ne faut pas dire pourtant que les filles à marier qui meurent dans le célibat, n'aient jamais eu d'adorateurs ! Loin de là. Mais quand celles-ci ont vu les jeunes gens empressés à l'envi de leur offrir leurs hommages, elles ont fait les difficiles, refusé pour une cause futile ceux-ci et ceux-là ; si bien qu'à la fin le temps des amours s'est passé, les amants se sont envolés, et les filles à marier, devenues *vieilles filles*, ont perdu leur sceptre et leur couronne, et avec eux leurs adorateurs qui sont allés offrir leur cœur et leur bras à d'autres beautés moins dédaigneuses.

NISUS.

•• Courte profession de foi d'un candidat à la représentation nationale :
 « Liberté, Egalité, Fraternité — ET VINGT-CINQ FRANCS PAR JOUR.

•• Une dame à l'œil noir et à la joue bistrée demandait à une farouche républicaine de ses amies, quelle liste elle adopterait si elle avait à voter dans ces dernières élections.

— Moi, répondit la fière sans-culotte, je voterais pour le peuple et je nommerais : *Cabet, Raspail et Thoré*.

— Et donc ! répliqua l'amie avec un sourire amer, M. Raspail, notre plus cruel antagoniste, un infâme qui a introduit le camphre dans les habitations et qui en empoisonnerait toute la Chambre ! Ah ! ma chère, vous entendez bien peu les intérêts de notre sexe !

CONDITIONS :

Ce journal paraît autant que possible tous les samedis. Il est rédigé et publié par un nombre inconnu de collaborateurs. Prix : *Sept chelins et demi* par année, payable par semestre d'avance. Les annonces sont insérées à part sur un couvert, au prix des autres journaux, et vu l'immense circulation qu'on toujours obtenue le *Fantasque* dans toute l'étendue du pays, on ne saurait choisir de meilleure voie de publicité.

Les collaborateurs publieront chacun de leurs articles sous une signature particulière. On n'admet aucune communication non accompagnée du nom de l'auteur.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,
 Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne N° 13.